

Christian Prigent

# ***De TXT à Fusées***

*Entretien avec Fabrice Thumerel*



**P.O.L**

## DE TXT A FUSEES

Fabrice Thumerel : – *Dans ton dernier volume d'entretiens publiés (Ne me faites pas dire ce que je n'écris pas, Cadex éditions, 2004), comme du reste dans tes conversations particulières, tu sembles agacé qu'on accole à ton travail et à la revue Fusées l'étiquette « TXT »... Puisque les étiquettes ont la vie dure, pourrais-tu retracer ton itinéraire depuis la fin de TXT (1993) et rendre compte de ton investissement dans Fusées quatre ans plus tard, passage qui peut apparaître comme un grand écart tant le franciscanisme et le radicalisme de l'une tranchent avec le luxe et la pluridimensionnalité de l'autre ?*

Christian Prigent : – La décision de mettre fin à *TXT* prenait acte de l'anachronisme (en 1993) de ce type de revue (« dernière revue vraiment moderne », a écrit Jean-Marie Gleize). Quant à moi personnellement, l'investissement intellectuel propre à un travail de revue ne me convenait plus. J'avais des livres à faire. Je les ai faits (je parle en particulier des essais qui sont parus entre 1991 et 2000, parce qu'ils touchent à la question que je viens d'évoquer). Il se trouve par ailleurs que je travaille avec Mathias Pérez depuis notre séjour commun à Rome, en 1980. Le hasard a fait que nous nous sommes tous deux retrouvés professeurs au Mans au tout début des années 90. Mathias a eu le désir d'une revue, il a lancé *Fusées*, en 1997. Je lui ai donné des poèmes pour ce n° 1, à la composition duquel je n'ai eu aucune part. Je n'ai pas eu davantage de rôle éditorial déterminant pour les numéros 2 et 3. Je le dis pour la vérité et la clarté des choses : *Fusées* est la revue de Mathias Pérez, elle est née de son énergie, de sa curiosité intellectuelle et de son enthousiasme ; et elle tire sa distinction (son « luxe », oui, si tu veux, et sa « pluridimensionnalité ») de son goût à lui. Mais voilà que Mathias m'a demandé une préface pour le n° 4 (2000). Cela m'a forcé à clarifier et à théoriser ce qui, après coup, me semblait être le programme de cette revue (je ne peux que renvoyer à ladite préface). Après, j'étais un peu plus... responsable : le programme dessiné après-coup devenait une sorte de cahier des charges. J'ai donc joué, depuis, un rôle actif dans le dispositif d'ensemble des numéros (les rubriques), la constitution des sommaires, les propositions de dossiers, etc. Mais l'objet qu'est au bout du compte un numéro de *Fusées* est toujours la résultante de ce que Mathias aura voulu, au bout du parcours assez sinueux qu'est la confection, sur une dizaine de mois, de chaque sommaire. Pour toutes ces raisons, bien sûr (et d'autres), *Fusées* n'a rien à voir avec *TXT* – pas plus que notre temps n'a à voir avec le temps qui fit qu'avec quelques amis je décidai, en 1969, de publier *TXT*. Et si d'ex-collaborateurs de *TXT* figurent çà et là aux sommaires de *Fusées*, ça prouve simplement que leur puissance d'invention est restée intacte et que leurs travaux sont à la mesure de notre temps comme ils l'étaient, quoique tout à fait différemment, il y a vingt ou trente ans.

F. T. : – *Il est vrai que la réalité du travail en revue est ambivalente : la « passion du nouveau » (entretien de 2004, p. 103) qui emporte finit par nuire à l'œuvre en train de se faire... Mais ce qui est tout de même surprenant, c'est que toi qui affirmes avoir « passé la main » pour avoir perdu « l'impatience et la férocité de la jeunesse » nécessaires à l'élaboration d'une revue digne de ce nom (p. 123), tu as néanmoins joué un rôle capital dans la conception même de *Fusées*, la présentant dans cette préface au n° 4 comme une revue moderne, au sens baudelairien du terme : ce qui fixe le transitoire, extrait du présent fugitif la beauté mystérieuse, et continues d'y collaborer activement...*

Ch. P. : – Encore une fois, le travail avec et pour *Fusées* (qui ne commence vraiment pour moi qu'au numéro 5) n'est pas du tout du même type que celui que je faisais avec *TXT*. *TXT* avançait comme un bélier obtus, cuirassé de certitudes théoriques (au moins affichées) et ses sommaires étaient organisés selon un principe stratégique de

défense et d'illustration du corps théorique en question. J'accepte qu'on en sourie. Rétrospectivement j'en ris souvent moi-même. Mais c'était ainsi. Et, après tout, ça a produit de la pensée pas trop frivole, des attitudes éthiques plutôt dignes, des textes qui d'ores et déjà font date et dont l'influence est aujourd'hui patente. *Fusées* vient dans un paysage moins simplifié, moins contrasté, plus flou. On y roule moins tambour. Si on guette toujours le « nouveau », c'est d'une manière plus aléatoirement gustative que sévèrement théorisée. On picore un peu. On essaie de se laisser surprendre. Et on prend son temps. Ça n'empêche pas de savoir assez clairement ce qu'il n'est pas question de publier (vieilleseries, académismes, talents policés et gloses logorrhéiques).

F. T. : – *Témoigne de la fougue dont tu fais encore preuve cette charge contre les Néo-Modernes dans la préface au n° 4 : « Voici plusieurs intrépides inventeurs affairés surtout à se démarquer de la troupe, à polir leur “concept”, à se faire un look stylistique visible et à gérer économiquement l'exploitation du label ainsi déposé dans le panorama. [...] Des revues dont la jeunesse affichée répète des modèles banalement anciens : anthologies cool de “ce qui se fait”, échantillonnage de “ce qui apparaît”, petits musées anticipés, pistes pour les quarts d'heure de (menue) célébrité. Peu ou pas d'effort de critique et de théorisation. Guère de généalogie explicite. Pas de point de vue généraux sur la question littéraire. Pas de questionnement des enjeux idéologiques, politiques, civiques de cette question. Bivouac au cœur de la question formelle. Et, forcément, dans la logique de cette spectacularisation impensée (et un peu déprimée dans son confinement artisanal), tournis, d'un sommaire à l'autre, d'une revue à l'autre, des mêmes noms, des mêmes textes, dans un mixte anodin d'équivalence généralisée de tout avec tout». Reprise et développée dans Salut les modernes (P.O.L, 2000), cette provocation a engendré une polémique, notamment avec la revue Java. Avec le recul, quel jugement portes-tu sur cette affaire ? Quel est aujourd'hui ton point de vue sur les revues de poésie expérimentale que tu connais ?*

Ch. P. : – Je ne souhaite pas revenir sur la polémique dont tu parles. Quant aux revues de poésie expérimentale, je n'ai pas de point de vue autre que celui-ci : elles existent et c'est bien qu'il y en ait beaucoup (« que cent fleurs s'épanouissent, que cent écoles rivalisent » !), pourvu qu'elles creusent leurs différences et ne se contentent pas de menues variations sur les modèles formels en vigueur (le stéréotype moderniste). Et qu'elles fassent l'effort de retour théorique sur leurs pratiques. Je ne vois rien de bien marquant, de ce point de vue, dans le champ. Mais il faut dire que j'ai passé l'âge de suivre tout cela de près.

F. T. : – *Pour en revenir à Fusées, pourrais-tu lui appliquer cette déclaration faite à Hervé Castanet dans tes entretiens de 2004 déjà cités : « L'habit d'époque dont s'habille une revue est autant un cache qu'un révélateur » ?*

Ch. P. : – Je veux dire simplement qu'il ne faut pas croire les revues (éditoriaux, manifestes, etc.) sur parole. Le principe de *périodicité* plus ou moins rapide, l'attention au *phénomène* (à l'époque comme phénomène) et la décision de publier des échantillons de ce *surgissement* phénoménal est ce qui fait qu'il y a des revues. En cela, elles enregistrent du *symptôme* (surtout si elles ne font pas le travail de retour théorique dont je viens de parler). Elles exposent des *symptômes* d'époque, plus que la maladie (la *vie*) de l'époque elle-même. C'est la raison pour laquelle toutes les revues expérimentales (avant-gardistes, modernistes, etc., comme on voudra) donnent, après coup, toujours, une telle impression de kitsch, d'exotisme amusant (regarde les revues surréalistes, par exemple). Nul n'a les moyens d'éviter cela, qui ne doit pas tuer le désir de faire des revues – mais qui peut inciter à ne pas les faire d'une manière trop naïvement identifiée à ce qui s'y publie (c'est-à-dire sans recul théorique ni distance auto-ironique).

F. T. : – *Ce que tu disais à propos de TXT : « on a beaucoup parlé de cette revue, mais à peu près personne ne l'a lue », n'est pas tout à fait valable pour Fusées... Sais-tu quels sont vos lecteurs ?*

Ch. P. : – En règle générale, tu le sais bien, le lectorat de ce type de revue n'excède pas beaucoup le cercle de ceux qui d'une manière ou d'une autre aimeraient y publier (et souvent pourraient effectivement le faire, voire le font occasionnellement). Peut-être la réussite esthétique de l'objet *Fusées* et la pluridisciplinarité (encore que plus carnavalesque que décidément sérieuse !) des sommaires changent-elles un peu ces données ? – je ne sais...

F. T. : – *Si le cercle des lecteurs de Fusées est un peu plus large que celui de TXT, le moins que l'on puisse dire, c'est que son audience est limitée (quelques centaines d'exemplaires vendus, quinze cents lecteurs environ). Or, son objectif est de tremper « dans l'acide satirique du langage poétique quelques fragments choisis de "la vie extérieure du siècle" », d'être moderne, c'est-à-dire d'offrir « le spectre (hantise, dissolution, analyse, négatif) du présent comme fuite des significations hors du corps légendé (historisé ou futurisé) des pensées, des images et des langues », et d'opposer ainsi à « l'afflux aliénant du nommé » « l'éternel retour de l'innommable » (préface au n° 4). Que répondrais-tu au poète-essayiste Jean-Claude Pinson, qui, dans À quoi bon la poésie ? (Pleins Feux, 1999), voit dans ce type de résistance une « illusion romantique », une « utopie littéraire », dans la mesure où « la subversion par la forme (le signifiant) risque bien de n'être qu'une subversion pour la forme » ?*

Ch. P. : – Je ne vois pas en quoi les formules que tu cites constituent une critique des déclarations d'intention de *Fusées*... Où parle-t-on de « subversion » ? Où est-il question de ne s'intéresser qu'à la « forme » ? Où identifie-t-on « forme » à « signifiant » ? Jean-Claude Pinson s'en prend plutôt à une image d'avant-gardisme modèle années 1970, dont, comme bien d'autres, il a fait le chiffon rouge qui excite (anachroniquement, à mon sens) sa corne. Mais cette corne n'enfoncé plus que des portes ouvertes. Il est arrivé à Pinson de produire des analyses moins triviales. J'ajouterai simplement que c'est l'existence même du fait artistique (le fait qu'il y ait de l'art) qui est un démenti constant opposé à ceux pour qui la « forme » est un épiphénomène et le réseau « signifiant » une boîte à outils rhétoriques.